

un homme à l'écoute des choses

GUILLEVIC

Barbu, poilu tel un loup de mer, tout noir et tout rond, des yeux gris, un éternel béret sur le crâne ; il vit dans le granit près de Carnac et ressemble plus à un pêcheur breton qu'à un poète. Or cet homme sent, comprend et sait dire des choses très subtiles, très anciennes, très vraies que nous reconnaissons avec émotion quand il nous les chuchote dans ses petits vers modestes. On dirait une langue oubliée, une âme d'autrefois qui nous seraient rendues. Et c'est bien cela, de nos jours, que nous apporte la poésie : un contact primitif, magique avec nous-mêmes et avec les choses, un vestige des époques lointaines où l'homme n'était pas encore séparé, mais entendait le langage mystérieux de la nature.

Lire Guillevic s'est à nouveau s'initier à cette présence amicale ou hostile, c'est se sentir moins seul, c'est découvrir que le monde, loin d'être indifférent, inerte, stupide, inhumain, est la matrice vivante de nos rêves. Pour nos esprits vieilliss par les abstractions de l'intelligence calculatrice, c'est un bain de jouvence (1).

(1) Lisez **Terra Ierrouqué, Sphère, Carnac, Exécutoire** (Gallimard). Le n° 44 de la collection **Poètes d'aujourd'hui** (Seghers) est consacré à Guillevic. Lire aussi : J.P. Richard : **Onze études sur la poésie contemporaine** (Seuil). Excellent.



Avez-vous déjà souffert du silence des êtres? Avez-vous rêvé d'un monde où nous entrerions en relations avec les fleurs, les pierres, les nuages? Avez-vous ressenti cet obstacle invisible mais stupide, qui empêche les éléments de s'exprimer ou de se faire entendre? Et parfois n'avez-vous pas surpris comme un regard suppliant, un regard de reproche dans l'immensité sourde et muette qui nous environne? Nous vivons, distraits, à la surface d'une réalité pathétique qui attend peut-être de nous d'être « humanisée », qui nous parle en un langage plein de symboles dont nous avons perdu la clé, qui s'irrite de notre indifférence et se vengera sûrement quelque jour d'être brutalement traitée en « matériau » d'usine. Guillevic a ressenti cette difficulté de rejoindre l'âme obscure scellée dans la matière : entre les choses et les hommes, il y a les mots abstraits, le langage utile, l'esprit d'analyse, infranchissable obstacle, peut-être sortilège, qui les rejette à l'extérieur les uns des autres. Ils ne peuvent se pénétrer réciproquement : ils sont voués à demeurer des étrangers : « Voir le dedans des murs ne nous est pas donné »; les rocs restent « fermés sur leur travail de nuit ». Quand on rêve le dedans des choses on voit tour à tour une somnolence, une gourdeur, un espace informe où rien ne se produit, ou bien, à l'extrême opposé, une sorte de fureur, de délire, de tourbillon, quand la chose, lasse de son immobilité mil-

lénaire, entre en transe. Tel est le « feu profond des rocs » :

*C'est la flamme en eux
Du noyau de braise*

Feu sinistre qui couve mais qui fera peut-être un jour éclater le monde dans l'exaspération d'un silence trop prolongé:

*Il y a des monstres qui sont
très bons
Qui s'assoient contre vous les
yeux clos de tendresse
Et sur votre poignet
Posent leur patte velue.
Un soir
Où tout sera pourpre dans
l'Univers
Où les roches reprendront leurs
trajectoires de folles
Ils se réveilleront.*

« Tout objet possède son orage intime » qu'un rien peut déchaîner. Les choses sont pareilles à ces calmes taureaux, masses de fureur endormie. Une rancœur cosmique s'accumule autour de nous. Près d'un bloc brutal de granit, devant une lame de fond au bord d'une lande marécageuse on ressent parfois cette volonté d'agression, on recule pour ne pas être absorbé, broyé, englouti par cette « gueule sans mufle » des monstres silencieux. « Il y a du terrible dans le monde », répète inlassablement le poète. Ce « terrible » c'est l'extériorité à laquelle sont condamnés les êtres les uns par rapport aux autres, ce face à face sans issue, cette communion avortée. La nature voudrait s'épan-

cher, s'épanouir : les fleurs en sont l'émouvant témoignage. Et les arbres que leur sève fait éclater et qui ne sont finalement que « de l'écorce qui se dilate et s'éparpille » :

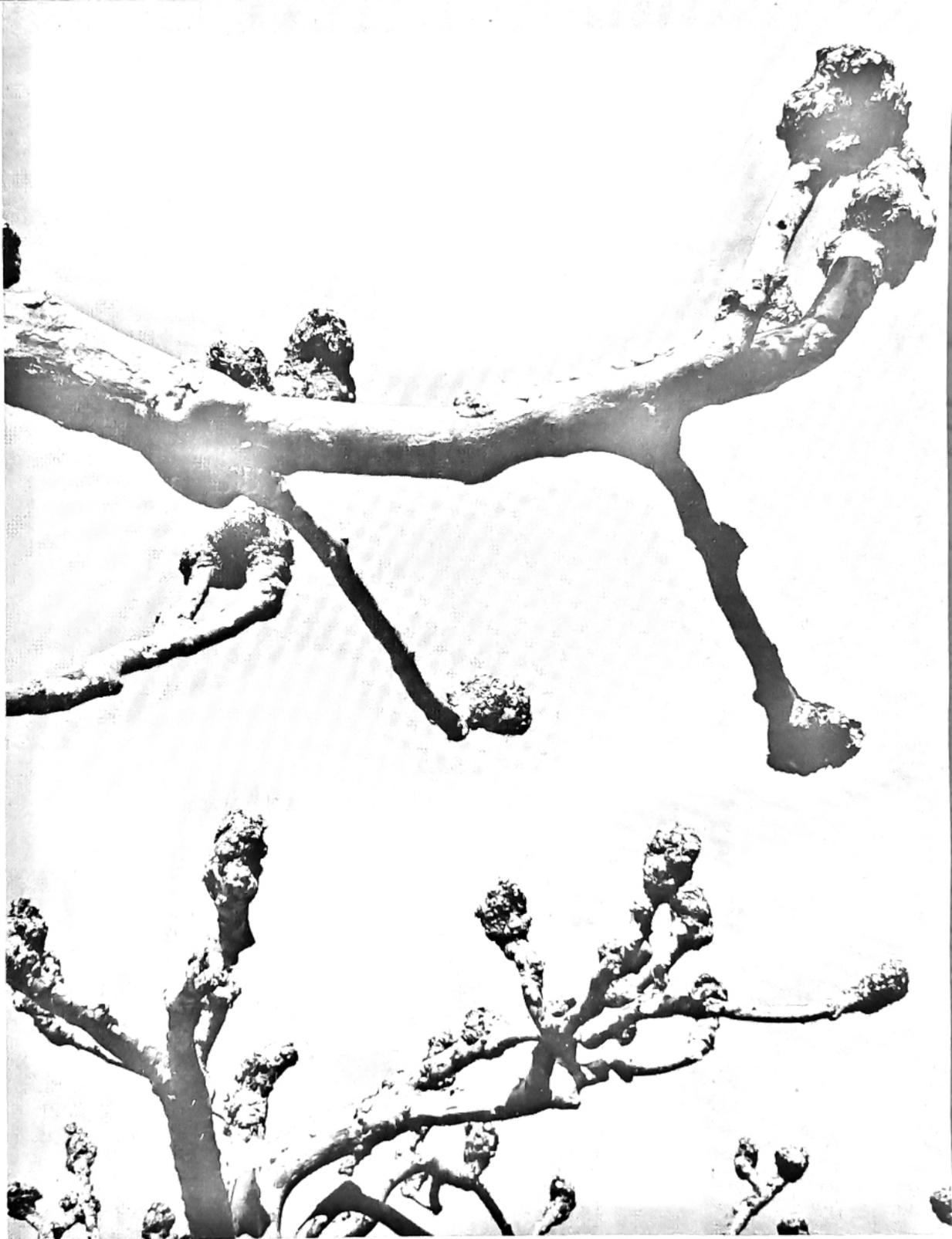
*Ses feuilles comme des mains
d'enfant qui dort
S'émeuvent et clignent.*

L'arbre n'a qu'une « pensée » : c'est de tenter encore d'autres branches, de risquer toujours plus large et plus haut. Dans le prolongement de l'arbre, il y a l'oiseau, cette feuille qui a des ailes et qui se libère enfin de la pesanteur. Mais le roc lui aussi voudrait s'épanouir, monter, éclater; pour Guillevic, un filon de métal qui se dresse est comme une fleur de roche figée, une flamme dont le temps a fait « une pierre qui dort debout ». L'instinct d'épanchement a été bloqué, cristallisé; il n'en reste plus que de vagues traces, sensibles au seul poète.

A celui-ci, il appartient de prendre la relève, d'avoir pitié des êtres, de les délivrer en les « menant à bien », c'est-à-dire en proclamant leurs désirs profonds, leurs nostalgies, en les achevant par le verbe poétique, en les faisant enfin exister pleinement.

*Ils ont besoin,
Ils ne diront jamais de quoi,
Mais ils demandent,
Avec l'amour mauvais des
pauvres qu'on assiste.*

GUILLEVIC



De l'écorce qui se dilate et s'éparpille

GUILLEVIC

Telle est l'obscur **indigence** de l'univers; un besoin vorace de l'esprit, d'être assumé par l'Esprit, d'être aimé, célébré, offert à la contemplation. Et, parce que ce besoin n'est pas assouvi, le monde se dessèche, devient un terrifiant désert que l'homme ne peut plus habiter, où il se sent mal à l'aise, privé des nourritures essentielles.

C'est pour cela que le poète parle. Ses mots percent la carapace du silence. Ce sont des mots « obliques », des métaphores, des signes insolites : il parle **autour**.

*Je parle autour de toi,
Pour t'épouser quand même
En traversant les mots.*

Et voici que par moment les choses s'ouvrent. « Les rocs fermés sur leur travail de nuit » s'apprivoisent. Le poète s'installe dans le granit, l'habite avec son esprit, l'écoute lui parler, le comprend, car le granit a **son** âme à lui (qui n'est pas celle du calcaire). A vrai dire, bien rares sont les choses qui, discrètement interrogées, avec assez de patience et de sympathie, ne finissent point par retrouver la parole. Guillevic n'a échoué qu'avec les matières industrielles, avec les pâtes, les plastiques, les gommages, les poudres, bref, ce que l'homme a rendu abstrait en le broyant et le triturant :

*J'ai essayé
Avec le ciment,
Il ne sait rien,
N'est pas relié,*



Le béton est mort, mais pas la pierre...

*N'habite pas,
N'est pas habitée,
Il ne craint pas.*

Insensibilité, inertie définitive : le béton est totalement mort. En tout ce que produit la nature, il y a une flamme secrète, un « dépassement » possible, quelque chose qui parle à l'esprit. Mais ici, l'aliénation est totale : c'est un **autre** monde, une antinature, entièrement rebelle à l'esprit, d'une sécheresse désespérée. On n'entre pas en relations avec le ciment...

Le cas est extrême mais il montre dans quelle direction s'achemine la civilisation : vers une séparation croissante des deux « sphères » : celle de l'homme qui s'aménage son univers bien à lui, commode, utile, un empire dans un empire où il se sent à l'abri des objets, protégé contre leurs agressions ou leurs « supplications ». Et l'autre sphère, celle des choses où s'accumule l'obtusité rancune des êtres délaissés, profanés, exploités, mis en pièces par la machine.

Rêveries de poète ? Infantillages ? Puérités ? Nos ingénieurs et nos savants hausseront les épaules et laisseront Guillevic à sa douce folie. Un homme qui entre en dialogue avec les rochers et les arbres n'est pas très dangereux : c'est un maniaque inoffensif. Et d'ailleurs, qui va lire de telles élucubrations ?

Pourtant, le jeu est plus grave

qu'il ne semble. Ce dont souffre ce « fou », c'est de la clôture dans laquelle s'enferment autour de lui les êtres ; ce dont il témoigne, c'est du désir profond que nous éprouvons tous de participer à la vie universelle, de nous **ouvrir** ; de former un seul cœur avec tout ce qui existe... Guillevic est un homme qui voudrait aimer — c'est-à-dire se donner — et qui ne rencontre que des étrangers et des indifférents. Cette solitude du poète, ne l'éprouvons-nous pas quelquefois ? Cette froideur de la machine, cette dureté, cette sécheresse d'un monde d'où l'on a chassé la tendresse, où l'on n'est jamais ensemble, vraiment ensemble, d'où l'écran de l'intellect exclut le regard de la contemplation... L'esprit d'analyse est séparateur et c'est cet esprit qu'on nous inculque dès l'enfance. A cette réalité éclatée, atomisée, abstraite, à ce ciment qui nous aveugle, le poète s'efforce de substituer la nature vivante, celle d'autrefois, une nature qui réponde, qui soit en accord avec la sensibilité. C'est là le rôle primordial du poète parmi nous. Le seul recours contre les effets inhumains de la technologie est dans cette redécouverte « orphique » de l'univers, dans cette communion heureuse ou frémissante d'angoisse, dans cette perméabilité retrouvée entre le sujet et l'objet, entre la conscience et son environnement. Communiquer avec les êtres au lieu de les mettre à son

service, c'est se délivrer du silence, de l'atrophiant solitude que recouvre en vain notre bavardage. Dans la civilisation des loisirs qui se prépare le besoin de poésie se fera peut-être vital : on aura tout le temps alors pour cultiver cette autre sorte de connaissance, celle qui procure le bonheur, sinon la puissance, la connaissance de participation, d'identification, de communion, celle qui fait des êtres, des **présences**. Ce que nous connaissons par l'intelligence seule nous glisse entre les doigts : il n'en reste que le fantôme abstrait, un mot, une formule, mais la poésie, comme dit Guillevic, nous donne des **réalités à tenir** :

*Tout ce qu'on a tenu
Dans ses mains réunies :
Le caillou, l'herbe sèche,
L'insecte qui vivra,
Pour leur parler un peu,
Pour donner amitié
A soi-même, à cela
Qu'on avait dans les paumes,
Que l'on voulait garder
Pour s'en aller ensemble...
On aura tout tenu
Dans les mains rapprochées.*

Les Anciens savaient prendre ainsi les choses dans la paume de leur main, toutes les choses, fût-ce une montagne ou le vent du matin. Et après s'être recueillis, ils en faisaient l'oblation. C'est probablement le seul moyen de n'en être pas écrasés.

J E A N O N I M U S